



MIA VINCY

La femme de ma vie

LONGHOPE ABBEY



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

La femme de ma vie

Aux Éditions J'ai lu

LONGHOPE ABBEY

- 1 – Les tribulations de Thea
N° 13282
- 2 – Les défis d'Arabella
N° 13309
- 3 – Le destin de Cassandra
N° 13399

MIA
VINCY

LONGHOPE ABBEY - 4

La femme
de ma vie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Hibert*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

A SCANDALOUS KIND OF DUKE

© Inner Ballad Press, 2022

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*Ne cherche point à dire ton amour,
Car l'amour ne se peut jamais être dit ;
Pareil à la brise légère qui s'envole
Silencieuse et invisible.*

William BLAKE

Prologue

C'était une rencontre fortuite, comme toutes leurs rencontres quotidiennes, parce qu'ils suivaient les mêmes sentiers forestiers au lever du jour, alors que la famille de Juno dormait encore. Le petit matin était pour eux le meilleur moment de la journée, car l'air était frais, pur et plein d'optimisme.

Leurs rencontres n'étaient pas secrètes, mais ni l'un ni l'autre n'en parlait. C'était plus simple de cette façon. Léo était un invité de passage – il avait séjourné ici pour la première fois à dix-sept ans, et chaque année depuis lors. Il avait maintenant dix-neuf ans, et Juno était sa cadette de deux ans.

Si ces rendez-vous qui n'en étaient pas s'ébruitaient, on en tirerait des conclusions erronées, on lancerait des accusations, on échangerait des coups de poing. Les proches de Juno eux-mêmes ne comprendraient pas l'innocente ferveur de leur amitié : leurs conversations passionnées, sur tous les sujets, leurs éclats de rire, et leur sentiment de plénitude quand ils étaient ensemble. L'honneur exigeait que Léo s'interdise de dépasser les limites de l'amitié, puisqu'il était l'héritier d'un duc et que Juno était la cousine, de basse extraction, de son ami Hadrian. Le destin lui avait joué un bien mauvais tour en mettant Juno Bell sur sa route, à portée de sa main et pourtant à jamais inaccessible.

Ce matin-là, leur promenade s'acheva sous un vieux chêne dans le feuillage duquel s'ébattaient des oiseaux bavards. Eux se chamaillaient à propos des fleurettes d'un rose délicat qui parsemaient la clairière. On les voyait partout, au milieu des éclats de bleu et de jaune, de rouge et de blanc, des masses de fleurs sauvages qui tapissaient les champs et commençaient à s'ouvrir pour accueillir le soleil. Quel était leur nom ? Cardamine des prés ou cressonnette ?

— Cardamine des prés, affirmait Juno, serrant entre ses doigts la fleur aux quatre pétales frémissants. Parce qu'elles poussent dans les prés au printemps.

— Cressonnette, contraît Léo.

En réalité, il se moquait bien de savoir comment s'appelait cette plante. Seuls comptaient les yeux pétillants de Juno, plus bleus que le ciel du matin. Couronnée de fleurs sauvages, piquées dans les boucles blondes qui cascadaient sur ses épaules, elle ressemblait à une déesse païenne.

Quand il était avec elle, il se sentait libre, fabuleusement vivant et entier.

Sautillant, Juno pointa la fleur vers lui comme une épée. Il releva le défi, arracha une cressonnette, et le duel commença. Soudain, elle attaqua... et il sentit les pétales effleurer sa joue.

Ils se regardèrent. Leurs sourires s'effacèrent. Léo ne respirait plus, son cœur cognait dans sa poitrine.

Alors, Juno se haussa sur la pointe des pieds, se pencha vers lui et posa sa bouche tendre sur la sienne. Un flot de sensations étourdissantes le submergea, chaudes, sensuelles et porteuses d'espoir, telles qu'il n'en avait jamais connu auparavant. Il voulait qu'elle l'embrasse, il en avait *besoin*. Les paupières closes, il lui rendit son baiser, plongeant ses doigts dans ses cheveux. Il ne savait pas ce qu'il faisait, mais Juno

lui avait déjà appris qu'à certains moments il fallait cesser de penser et s'abandonner.

Lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre, ils échangèrent des sourires timides, étonnés et ravis. Ils renaissaient, dans un monde à jamais transformé.

C'était pour Léo son tout premier baiser, le moment le plus doux de sa vie.

— Je t'aime, dit soudain Juno.

Léo, lui... ne dit rien.

Sa gorge se noua, sa bouche s'ouvrit, se referma, s'ouvrit encore et se referma. Les mots y étaient retenus prisonniers par la guerre qui se déchaînait en lui. Il avait des devoirs et des obligations. *Il faut arrêter cela tout de suite.* Mais il avait sur ses lèvres le goût du baiser de Juno. *Je ne veux pas que cela s'arrête.*

Son silence douloureux se prolongea et finit par emplir la clairière.

Le visage de Juno s'assombrit, ses épaules se voûtèrent. Elle recula, un petit sourire amer crispa sa bouche. Elle hochait tristement la tête, comme pour dire : « Évidemment, qu'est-ce que j'espérais ? »

Il lui prit la main et la garda un instant dans la sienne, avant que Juno se dégage.

— Ce n'est pas possible, déclara-t-il d'une voix éraillée. Quand je me marierai, mes devoirs envers ma famille guideront fatalement mon choix. Tu es une parente de mon ami, et la nièce de sir Gordon. L'honneur m'interdit de te toucher... Même un baiser...

Il bégayait.

— L'avenir...

— Oh, assez ! coupa-t-elle sèchement. Au diable l'avenir, le devoir, l'honneur et la famille ! Pourquoi faut-il que tu les traînes partout avec toi comme un boulet ? Ne pouvons-nous être simplement un garçon et une fille, seuls dans une clairière ? Me crois-tu

donc si stupide ? Je *sais* bien que nous deux, c'est impossible.

Clignant des yeux pour chasser ses larmes, elle laissa échapper un petit rire dur.

— Quelle vie étouffante et pitoyable que la tienne, si tu ne peux même pas embrasser une fille !

Elle s'interrompit, scrutant le feuillage du vieux chêne, puis elle dévisagea Léo.

— Moi, je serai une artiste ! annonça-t-elle d'un air de défi. Je ne serai ni l'épouse ni la maîtresse d'un homme. Je voulais juste t'embrasser et te dire que je t'aime, parce que je suis vivante et que tu es vivant, que nous sommes jeunes et beaux. Ici et maintenant. Je suis bien placée pour savoir que rien ne dure. Tout passe.

Elle lui jeta la fleur chiffonnée, pivota et s'éloigna. Sa jupe mouillée de rosée s'enroulait autour de ses jambes tandis qu'elle se frayait un chemin à travers les herbes.

Léo voulut la rattraper, lui crier qu'il était bien obligé de traîner partout avec lui son illustre famille, son titre, son honneur, ses obligations – ils faisaient partie intégrante de son être, comme sa peau et ses os. Il était forcé de faire passer son devoir avant tout le reste, il n'avait pas le choix.

Peut-être n'aurait-elle pas compris, mais si elle avait tourné la tête, si elle l'avait regardé, il aurait pu tenter de le lui expliquer.

Elle n'eut pas un regard en arrière.

1

Dix ans plus tard

Léopold Halton, duc de Dammerton, s'adonnait volontiers aux plaisirs des sens. Il prenait plaisir à caresser les courbes lisses et gracieuses d'une exquise porcelaine. Il prenait plaisir à effleurer les broderies de soie qui ornaient ses gilets.

Et, en ce jour, après s'être débarrassé de sa redingote, il prenait grand plaisir à extorquer ses secrets à une caisse en bois à l'aide d'une solide barre de fer. Avec d'infinies précautions, cependant, car le contenu était peut-être fragile.

— Tu n'as personne pour s'en charger ? demanda Hadrian qui allait et venait dans la pièce.

Il s'immobilisa un instant pour regarder Léo déclouer une planche et la jeter par terre.

— Tu as du personnel, reprit-il, montrant la porte du bureau principal de la Fondation Dammerton, où le directeur et deux employés feignaient de ne pas voir leur patron qui, en bras de chemise et armé d'un pied-de-biche, mettait l'entrepôt sens dessus dessous. Ne devrais-tu pas les laisser s'agiter et suer à ta place ?

— Je ne sue jamais, rétorqua distraitement Léo. Suer, c'est bon pour les chevaux et les joueurs ; or, je ne suis ni l'un ni l'autre. De plus, ajouta-t-il en

faisant sauter la barre de métal dans sa main, démolir des caisses pleines d'objets d'art, c'est parfait pour se changer les idées.

— Pour cela, la plupart des hommes préfèrent la boxe. Et pourquoi as-tu besoin de te changer les idées ?

— Mauvaise journée, marmonna Léo.

Il décloua une autre planche et l'arracha énergiquement.

— J'ai des gens pour faire ce que je n'aime pas faire, déclara-t-il en laissant tomber son outil. Il se trouve que j'adore ouvrir des caisses.

Il retroussa ses manches lentement – très lentement, l'attente se savourait comme un vieux whisky – pour plonger ses mains dans la paille qui protégeait le trésor caché dans la caisse. Du bout des doigts, il reconnut un objet en bois finement sculpté. Il s'en saisit avec respect, plein d'espoir.

C'était la moitié d'un serre-livres, en noyer luisant, lourd et orné de volutes et de fioritures.

— C'est joli, commenta Hadrian pour lui faire plaisir.

— C'est joliment sculpté, soupira Léo, mais le motif est ordinaire. Cela manque d'inspiration, c'est quelconque.

Il voulait de l'extraordinaire, un objet qui lui couperait le souffle et qui enflammerait son imagination. Pareilles trouvailles se faisaient rares ces temps-ci, mais sans doute l'avaient-elles toujours été.

La chasse au trésor était son apanage, il écumait les marchés et les foires de Grande-Bretagne, discutait avec les gens du coin, suivait des pistes – elles le menaient à une cabane où un ancien soldat sculptait d'amusantes figurines, à un cottage où une veuve brodait des oiseaux qui semblaient s'envoler de leur coussin, ou bien encore à une imprimerie où, dans

l'arrière-boutique, le fils aveugle d'un libraire travaillait sur des pendules ouvragées.

Maintenant que la réputation de la Fondation Dammerton s'était répandue, les objets lui parvenaient sans qu'il ait à les chercher – les artisans lui envoyaient, de leur propre chef, des échantillons de leur production dans le but d'obtenir une subvention. Léo appréciait leur esprit d'initiative, mais cela lui gâchait un peu son plaisir.

Il rangea le serre-livres dans son nid de paille, avec une bouffée de remords. La personne qui avait fabriqué cet objet avait mis ses espoirs dans cette caisse. Pour un atelier, une subvention de la Fondation Dammerton changeait largement la donne.

Si seulement il pouvait faire plus !

Il éprouvait de nouveau des impatiences dans les membres et se sentait envahi par cette nervosité, cette... chose qui le taraudait depuis la réunion du matin au sujet de ses finances.

Depuis qu'il avait pris sa décision.

Il ramassa le pied-de-biche et se redressa, considérant les caisses restantes qui, sous son regard, parurent se hausser du col comme des dames dans une réception où les bons partis sont rares.

— Il doit y avoir un inventaire sur la table, dit-il à Hadrian, posté devant la fenêtre.

— Hmm ? marmonna Hadrian.

Il pivota et passa une main dans ses cheveux en brosse. La lumière souligna la cicatrice qui déformait sa lèvre inférieure et à laquelle Léo n'était pas encore habitué. Il était heureux de revoir son ami à Londres. Hadrian Bell était resté près de dix ans à l'ambassade de Grande-Bretagne à Vienne, et il avait changé. Naguère sérieux et studieux, il affichait à présent un petit air cynique et semblait perpétuellement sur ses gardes.

Mais, bien sûr, le temps changeait les gens. Léo n'était sûrement plus le même, lui non plus.

— L'inventaire, répéta Léo, montrant les papiers sur la table. Pour savoir d'où viennent ces caisses.

— À quoi ressemble un inventaire ? demanda Hadrian en fouillant dans la paperasse.

— C'est une liste, aussi ennuyeuse et contrariante que n'importe quelle autre satanée liste.

— Il y en a quatre sur cette table.

— Naturellement, grommela Léo, ces choses-là poussent comme des champignons.

Léo employait des gens pour organiser sa vie, et ils se vengeaient en le submergeant d'innombrables listes. Du moins innombrables pour lui, car ses employés les comptaient probablement avec enthousiasme et en inventaient même d'autres en pouffant de rire.

— La liste que j'ai là, déclara Hadrian qui parcourait un document, n'est pas un inventaire, mais une étude sur ce que coûterait le développement de la Fondation Dammerton et ta capacité de financement.

Il leva les yeux.

— Apparemment, tu n'as pas les moyens de la développer. Tu n'es pas ruiné, j'espère ?

Léo glissa la crosse du pied-de-biche sous le couvercle d'une autre caisse. Les clous sautèrent avec un craquement des plus satisfaisants.

— Non, mais j'ai besoin d'une grosse somme pour élargir le champ d'action de la Fondation. Or, on me dit que, là où devrait se trouver l'argent, il y a un grand trou.

— Trop de gilets brodés ?

— Un divorce en trop. J'ai restitué sa dot à Érika – un joli magot, ainsi que me l'a rappelé mon intendant, la larme à l'œil.

La loi ne contraignant pas Léo à donner quoi que ce soit à Érika, les hommes instruits en la matière

lui avaient fortement recommandé de s'abstenir. Mais cela évitait à Érika de retourner au sein de la famille qu'elle avait fuie – elle avait épousé Léo pour lui échapper – et cela permettait au moins à Léo d'alléger sa conscience.

— Et comment s'y prend un duc pour réunir une grosse somme ? demanda Hadrian.

— Il n'y a qu'une seule méthode, mon ami, qui a fait ses preuves depuis des temps immémoriaux.

— Ah, le mariage.

— Eh oui, le mariage.

Hadrian émit un sifflement admiratif.

— Plonger encore une fois dans ces eaux infestées de requins, quel courage !

— Je désire me remarier, rétorqua Léo en arrachant le couvercle de la caisse. Il faut que je me remarie. Je n'ai divorcé que pour pouvoir me remarier.

Il en était pourtant toujours au même point, pas plus près de convoler que quand le Parlement avait entériné le divorce, deux ans auparavant. Trouver une autre épouse n'aurait pourtant pas dû être aussi compliqué. Il était *duc*, nom d'une pipe, il n'avait pas encore trente ans, possédait la plus belle collection d'objets d'art de Londres, les plus beaux gilets du monde, et des cheveux qui tombaient naturellement bien – ce que lui enviaient férocement les gentlemen, d'un bout à l'autre du pays.

Il ne pouvait même pas imputer son célibat au scandale de son premier mariage et du divorce qui en avait résulté. L'Angleterre, après moult débats dans les cafés, les tavernes, les jardins publics et les salles de réunion, avait généreusement préféré lui pardonner son erreur de jeunesse. Il se trouvait à Vienne lorsqu'une impulsion irraisonnée l'avait poussé à se marier ; or, il était de notoriété publique que les jeunes gens qui voyageaient à l'étranger prenaient souvent

de regrettables décisions. Bien évidemment, la plupart des touristes rapportaient en souvenir d'horribles peintures et non une voluptueuse princesse hongroise.

Son célibat n'était pas davantage dû à une pénurie de ladies *ad hoc*. Léo avait valsé, dîné et flâné avec de très nombreuses candidates admissibles : exemplaires ou excentriques, timides et bas-bleus, veuves et dames de compagnie. Il avait souvent pensé : « Oui, celle-ci sera très bien », pour négliger ensuite de lui adresser de nouveau la parole.

Un tel comportement frisait l'inconvenance, chuchotaient, outrés, ceux qui prenaient un plaisir fou à se scandaliser. Quand un duc témoignait de l'intérêt à une dame, pour la laisser ensuite tomber, tout le monde se demandait forcément ce qui, chez elle, ne tournait pas rond.

Lorsque cela se reproduisait souvent, tout le monde se demandait ce qui clochait chez lui.

Léo arracha une autre planche de la caisse avec plus de brutalité que nécessaire.

Rien ne clochait chez lui. Il avait simplement attendu le bon moment, la femme qu'il fallait, le bon motif. Il ne lui avait manqué qu'un petit coup de pouce, lequel était arrivé aujourd'hui, tandis que son intendant le bombardait de chiffres – la somme à engranger pour développer la Fondation, et le nombre de dames à épouser pour obtenir cette somme : des milliers de livres, et une seule dame.

— Je m'étonnais que tu ne te sois pas remarié, déclara pensivement Hadrian. En principe, une fois que tu as pris une décision, tu ne tergiverses pas. Je me demande si tu n'aurais pas souffert de ce divorce.

— Je n'ai souffert que des dépenses considérables et de l'embarras encore plus considérable qu'il m'a causés.

Hadrian gloussa et continua à feuilleter le document qu'il tenait.

— Oh, comme c'est intéressant ! Voilà les critères de sélection de ta future épouse : vingt mille livres, en âge d'enfanter, adaptée au statut de duchesse. Apprécie les arts décoratifs. Ce critère-là est suivi d'un point d'interrogation.

— Pour mon secrétaire, ce serait une qualité appréciable, mais pas indispensable.

Hadrian écarquilla les yeux.

— C'est ton *secrétaire* qui définit les critères de sélection ? Tu ouvres toi-même les caisses, mais tu laisses le personnel décider en ce qui concerne les affaires matrimoniales et financières ?

— Mon cher, les affaires matrimoniales *sont* avant tout financières, rétorqua Léo d'un ton faussement guindé, ducal en diable. Et, oui, je le répète, j'emploie des gens pour faire ce que je n'aime pas faire, notamment établir des listes et additionner des chiffres.

— Et choisir des épouses ?

Comme Léo ne répliquait pas, Hadrian reposa le document et se remit à faire les cent pas en se grattant le crâne.

— Qu'en est-il de... comment dire... la passion ?

Léo émit un ricanement sarcastique. Il avait cédé une fois à la passion, cela l'avait complètement démoli, au point qu'il était encore en train de recoller les morceaux.

— J'ai commis des erreurs, répondit-il. Un bon mariage sera la dernière étape pour achever de les réparer.

— Mais si tu refais un mauvais mariage...

— Cette fois, ce sera différent.

— Comment cela ?

— Cette fois, quand je choisirai ma femme, je ne serai pas ivre.

Plus d'atermoiements. Il passerait à l'action dès ce soir, au bal. Il serait fiancé dans un mois, marié dans trois. En effet, il y avait à Londres une jeune femme qui répondait aux quatre critères requis. Elle s'appelait Susannah Macey et serait pour lui une excellente épouse.

Léo, pour sa part, s'efforcerait d'être un bon mari. Il se donnerait du mal et ferait le nécessaire pour que ce mariage fonctionne.

— Je l'aime bien, murmura-t-il en plongeant les mains dans la caisse.

— Qui donc ?

— Celle qui répond aux critères.

Effectivement, il aimait bien Susannah Macey. Elle n'enflammait pas son imagination et ne possédait pas les caractéristiques qu'il recherchait pour les objets d'art, mais ce n'était pas grave, puisqu'elle n'était pas un objet.

— Et elle, elle t'aime bien ? demanda Hadrian.

— Elle ne s'enfuit pas en me voyant, ce qui est plutôt encourageant.

Il sentit soudain de la porcelaine sous ses doigts et, avec précaution, extirpa un vase de la paille. Un frisson d'excitation le parcourut, aussitôt suivi d'un soupir de lassitude. Ce n'était toujours pas cela, songea-t-il, examinant le motif peint à la loupe. Un travail impeccable, mais auquel il manquait l'étincelle, le feu, ce quelque chose qui le remuait profondément. Il imaginait le rire clair de Juno s'il lui en parlait. « L'émotion, Léo, voilà ce que c'est ! le taquinerait-elle. C'est l'émotion qui crée l'œuvre d'art, pas la technique. »

Hadrian vint se camper à côté de lui et tapota le vase qui sonnait creux.

— Je ne comprends pas, Dammerton. Tout cela paraît tellement superficiel. C'est très joli, certainement,

mais ce n'est qu'un *vase*. Dans le journal du matin, on dissèque ton dernier discours, brillant, sur la réforme. Et pourtant tu es là, au milieu de ces...

D'un geste ample, Hadrian montra les caisses qui les entouraient.

— Babioles, brimborions et autres futilités ? ironisa Léo. Pour reprendre les termes de mes critiques.

— Tu as établi un atelier de broderie. Quel genre de duc s'occupe de broderie ?

— Le genre de duc soucieux de protéger ceux qui savent créer de belles choses.

Il baissa les yeux sur son gilet, confectionné par une talentueuse brodeuse qui travaillait dans l'atelier en question. D'une chiquenaude, il ôta un brin de paille assez culotté pour s'accrocher à l'éclatante guirlande de fleurs qui galonnait le vêtement.

Les arts décoratifs étaient évidemment des frivolités aux yeux d'Hadrian, lui qui trempait jusqu'au cou dans les secrets d'État.

— Les objets qui peuplent nos vies ne sont pas de simples choses inertes. Ils nous relient les uns aux autres, déclara Léo en tournant le vase vers la lumière. Quelqu'un a modelé et peint ce vase de ses mains. Quelqu'un a allumé le four de potier, avec du bois que quelqu'un d'autre a débité et qui a été transporté dans une charrette tirée par un cheval que quelqu'un a nourri avec l'avoine que quelqu'un d'autre a semée et moissonnée.

Il balaya du regard le bric-à-brac qui encombrait l'entrepôt.

— Quelqu'un a scié les planches pour fabriquer ces caisses, quelqu'un les a chargées à bord d'une péniche qui a navigué sur des canaux creusés par d'autres hommes. Un simple objet représente une chaîne infinie de maillons, d'êtres humains avec leurs espoirs,

leurs craintes, leurs chagrins et leurs amours. Il n'y a rien de superficiel là-dedans.

Léo remit le vase dans son lit de paille.

— T'arrive-t-il de regarder un objet de tous les jours en pensant à toutes les personnes qui l'ont façonné et transporté ?

Hadrian haussa les épaules.

— Non, jamais.

— Tu devrais essayer.

— Pour devenir aussi fou que toi ?

— Ne sois pas ridicule. Les ducs sont beaucoup trop riches et importants pour être fous.

Léo sourit à son ami.

— Je suis simplement excentrique.

Quand ils quittèrent les bureaux, Léo et Hadrian virent dans la rue une pimpante charrette ornée de rubans et de clochettes. Woodruff, le colporteur, s'y appuyait, occupé à bourrer sa pipe. Comme Léo s'avançait vers lui, le bonhomme eut un sourire qui fit frissonner sa longue et luxuriante barbe, amoureusement huilée.

— Ça alors, mais c'est mon duc préféré ! s'exclama-t-il, agitant sa pipe. Je suis bien content de rencontrer Sa Grâce.

— Et moi donc, rétorqua Léo, pince-sans-rire. Il y a au moins deux semaines que je ne vous ai pas vu.

— J'ai parcouru le vaste monde, à la recherche de merveilles propres à émouvoir un homme de qualité.

— Vous avez fait le tour du monde en quinze jours ? Je suis impressionné.

Léo se rapprocha de la charrette et de son étourdissant assortiment de marchandises.

— Tu n'as pas l'intention de lui acheter quelque chose ? s'inquiéta Hadrian.

— Ma foi, il y a peut-être un trésor là-dedans.

— Mais oui ! confirma Woodruff. Des trésors à vous couper le souffle.

— Et à vous vider le portefeuille, marmonna Hadrian. Bon, je te laisse et te dis à ce soir. Bonne chance avec la dame !

Sur ces mots, il s'éloigna à grands pas, héla un fiacre et y monta.

La pipe de Woodruff disparut dans les profondeurs de sa houppe.

— Vous faites la cour à une dame, Votre Grâce ? demanda le colporteur, les yeux luisants. Elle en a de la chance. Vous voulez sûrement lui offrir un beau cadeau. Regardez ces mouchoirs, la soie est si douce qu'on la croirait tissée avec les cheveux des anges du paradis. Et voyez ces peignes...

Sourd à l'habituel boniment de Woodruff, Léo tripotait distraitemment les jouets en bois, les poêlons en cuivre, les écheveaux de rubans en satin, lorsque brusquement...

— Je prends cela, décréta-t-il.

Une conque marine, brillante et sans le moindre défaut. Parfaitement inutile, bien sûr, mais absolument parfaite.

Woodruff secoua la tête d'un air affligé.

— Quand un duc dédaigne la soie et les diamants pour offrir une chose pareille à la dame qu'il courtise... Eh ben, c'est vraiment la fin des haricots.

— Rassurez-vous, mon brave, rétorqua Léo en pêchant quelques pièces dans sa poche. Je ne l'offrirai pas à la dame à qui je compte faire la cour. C'est un cadeau pour une amie.

2

Le dessin prenait vie sous les doigts de Juno. Les flots tumultueux s'enroulaient autour de la queue d'une sirène, laquelle s'emparait d'un solide marin, un malheureux naufragé qui, en coulant à pic, avait réussi à perdre tous ses vêtements.

— Peu importe que tu sois nu, mon ami, l'informa gaiement Juno, puisque cette belle sirène va t'entraîner vers la mort.

Stoïque, le marin garda le silence, mais on entendit un ronronnement provenant de la banquette aux coussins rouges, sous la fenêtre, où les chattes étaient pelotonnées l'une contre l'autre dans une flaque de soleil. Ses pattes rayées repliées sur ses oreilles, Artémise ne broncha pas, mais Angelica ouvrit des yeux ensommeillés et bâilla quand Juno gratta sa tête grise.

Le dessin n'était pas mal du tout, s'étonna-t-elle – elle éprouvait toujours une légère surprise quand son travail la satisfaisait. Elle avait réussi à restituer le remous des vagues, les muscles bandés du naufragé qui luttait contre les éléments, le buste élégant et la taille fine de la sirène.

Cependant... Juno fronça les sourcils. Le corps nu du marin lui convenait, mais son visage nécessitait quelques retouches, pour qu'on ne devine pas l'identité du modèle.

Fredonnant un chant de marin, Juno se remit à l'ouvrage. Peu à peu, elle prit conscience que quelqu'un l'observait, sur le seuil de l'atelier.

St Blaise, probablement. Flûte ! Elle croyait pourtant que son modèle était parti.

— Vous avez intérêt à être habillé, cette fois, déclara-t-elle d'un ton sévère, sans détourner le regard du chevalet.

— J'ai commis mes péchés quotidiens vêtu de pied en cap, je me permets de le signaler.

En entendant cette voix familière, teintée d'ironie, Juno sentit comme une bulle de joie éclater dans son cœur.

— Léo ! s'exclama-t-elle avec un sourire. Excuse-moi, j'ai cru que c'était... quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un de beaucoup plus nu, si je comprends bien. Navré de te décevoir.

— Oh, comment pourrais-je être déçue quand tu m'éblouis de ta splendeur ducale ?

Il avait l'air de poser pour un tableau : élancé, appuyé avec nonchalance au chambranle de la porte, les jambes croisées à hauteur des chevilles. La lumière cuivrait ses cheveux châtain et soulignait les méplats de son visage.

Elle s'autorisa à s'imprégner de cette image : sa chevelure savamment décoiffée, son regard faussement tranquille, l'épingle ornée d'une pierre précieuse piquée dans sa cravate immaculée, le gilet brodé, la culotte de peau qui moulait ses longues cuisses. Sa redingote admirablement taillée faisait les cornes au sarrau informe de Juno et, sous ses bottes luisantes, le plancher éraflé rougissait de honte.

Léopold Halton, duc de Dammerton, était aussi déplacé dans le modeste atelier de Juno, où régnait la pagaille, qu'une créature étincelante surgie du royaume des fées. Sa présence était pourtant toujours

agréable. Depuis quatre ans, Juno ne se lassait pas de ses visites inopinées. Elle ne se lassait pas non plus de le regarder. Pourquoi pas ? N'importe quel artiste admirerait ce corps svelte et souple, suprêmement élégant.

Sans parler des cadeaux qu'il lui apportait. Il en tenait justement un, enveloppé dans un mouchoir de batiste.

— Mon offrande à la Muse, dit-il.

— Dans ce cas, tu peux entrer.

Elle essuya ses mains sales et posa le torchon sur le dessin, pour le dissimuler, tandis que Léo se frayait un chemin dans la forêt de chevaux.

Il lui tendit son présent, déplia le mouchoir – qui lui appartenait, car il s'en dégageait un léger parfum de verveine citronnelle – qui protégeait... une conque marine.

— Oh, c'est incroyable ! dit-elle avec un rire, en saisissant le coquillage.

Ses doigts frôlèrent la paume chaude de Léo, et un petit frisson la parcourut, frisson qu'elle s'empressa d'ignorer pour se concentrer prudemment sur la coquille en spirale.

— Tu trouves ce coquillage amusant ? demanda-t-il, les yeux rivés sur le pouce de Juno qui caressait les lèvres roses et luisantes de la conque.

— Je trouve merveilleux que tu aies deviné que j'en voulais un.

— Je n'ai rien deviné. Je suis passé devant la charrette d'un colporteur, et cette conque m'a tapé dans l'œil.

— Dire que tu refuses de croire à la magie ! Tiens, regarde.

Elle arracha le torchon qui cachait le dessin et pointa du doigt une deuxième sirène ballottée par les vagues, qui portait à sa bouche une forme indistincte.

— La pauvre chérie est censée souffler dans une conque, mais j'ai pris conscience que je ne savais pas à quoi cela ressemblait. Et voilà que, juste au moment où je me demandais comment me procurer cet accessoire, tu l'achètes à un colporteur !

— Simple coïncidence.

— Non, c'est de la magie.

Il n'insista pas. Il se concentra sur le dessin, le visage soudain tendu. Ce n'était tout de même pas la quasi-nudité des personnages qui le dérangeait ? Qu'est-ce que... Oh !

Comme si ses yeux se dessillaient, Juno vit alors ce qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, qui avait surgi de son imagination pour se coucher sur la page blanche, sans passer par sa conscience : le désir ardent dans le regard que le marin fixait sur la sirène, et – bonté divine, la sirène ! Avec quelle âpre convoitise elle s'emparait d'un butin qu'elle détruirait fatalement !

La Muse était espiègle, Juno elle-même en était un peu gênée. Tant de passion, de frénésie ! Pas étonnant que Léo soit perturbé.

Tournant les talons, elle se dirigea vers la vitrine remplie d'objets hétéroclites et y ménagea une petite place pour la conque, entre une poupée de porcelaine et un sextant en laiton, qui étaient également des cadeaux de Léo. Il lui offrait régulièrement des objets fantaisistes, cela semblait l'amuser. Certains étaient remarquables – la boîte en laque de Chine, l'échiquier persan, la mappemonde génoise – mais la plupart avaient été dénichés dans les foires et les boutiques de curiosités. Ils ne lui avaient coûté que quelques sous et étaient, pour Juno, plus précieux que les bijoux de la Couronne.

— Ce dessin est magnifique, murmura-t-il. Mais il est différent.

Du menton, il montra un autre chevalet sur lequel était posé le portrait inachevé d'une épouse de banquier qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux.

— Différent de tes ouvrages de commande, précisait-il.

Le regard de Léo allait de Juno au dessin, et du dessin à Juno, comme s'il essayait de trouver le lien.

Une timidité inhabituelle l'envahit. Quelle bêtise ! La timidité, c'était bon pour les autres, et, de plus, elle n'avait aucune raison de se sentir mal à l'aise. Elle n'avait assurément pas honte de ses dessins, ni des recoins sombres de son être où ils avaient éclos. Les humains avaient tous cette part d'ombre, même ceux qui prétendaient le contraire, et on devait trouver le courage de la dévoiler pour créer une œuvre d'art. Bien sûr, il fallait être prudent, surtout quand on était une femme. Cette sirène rejoindrait la collection secrète de Juno – des images qui se formaient dans son esprit comme des nuages d'orage et qu'elle était forcée de libérer pour ne pas devenir folle.

Mais elle n'aurait pas dû montrer à Léo ce dessin qui révélait quelque chose de son intimité. Léo, lui, ne révélait jamais rien de la sienne.

Elle agita le torchon, comme pour effacer sa gêne.

— Il y a une chose à savoir concernant le modèle qui a posé pour le marin, dit-elle d'un ton léger.

— Il est sacrément musclé, rétorqua-t-il, jovial. Et comment le sais-je, d'après toi ?

— Parce que tu es observateur et attentif aux détails ?

— Oui, et aussi parce qu'il est manifestement nu, répondit-il en lui lançant un regard oblique. Dois-je croire qu'une musculature aussi détaillée est issue de ton imagination ?

— J'ai une imagination débordante.

Il éclata de rire, elle aussi, et leur gêne se dissipa comme la fumée s'envole par une fenêtre ouverte.

— Tu recommences à dessiner des nus, reprit-il, faussement sévère. Tss, tss... Tu prends des risques, Juno. Ton pauvre cerveau féminin explosera, et on t'enfermera à Bedlam¹. C'est ce qui arrive aux femmes quand elles regardent un nu en face. C'est une certitude scientifique.

— Mon cerveau n'a pourtant pas explosé. Peut-être suis-je particulièrement robuste.

— Je crains que non. Dessiner des nus a des effets pervers dont tu souffres déjà. Tu n'es pas mariée, tu es désordonnée, tu parles à tes chats...

Il pointa le dessin du doigt.

— ... et tu compromets ta réputation, ajouta-t-il plus sérieusement. Tes clients te tourneront le dos, et Mme Prescott te retirera sa protection. Tu ne pourras jamais montrer ni vendre l'œuvre finale.

— Je peux la peindre, et c'est l'essentiel, rétorqua-t-elle d'un air de défi.

Elle n'exposerait cependant jamais ce beau travail sous son nom, alors que les hommes exposaient avec fierté des œuvres du même style. La bonne société tomberait en syncope en découvrant qu'une femme savait ce que cachaient les vêtements d'un individu.

S'écartant de Léo, Juno dénoua le fichu qui protégeait ses cheveux, ramassa ses boucles en un chignon dans lequel elle planta énergiquement deux peignes dépareillés. Le lourd sarrau alla bientôt rejoindre le fichu sur la patère. Elle leva les bras, s'étira et respira profondément. Dieu que c'était bon de dégourdir ses membres ankylosés par des heures d'immobilité !

Roulant les épaules avec un grognement de plaisir, elle s'aperçut que Léo l'observait. Il détourna aussitôt

1. Bedlam (Bethlem Royal Hospital) : asile d'aliénés. (*N.d.T.*)

le regard avec un bref hochement de tête et se mit à fouiller dans les dessins – esquisses et études pour l'œuvre finale.

La vue des robes que Juno mettait pour travailler était pour Léo une souffrance. Elles étaient amples pour ne pas gêner les mouvements, sombres pour cacher les taches, et taillées dans un solide coton fait pour durer. Elles étaient confortables, pratiques et inévitablement peu élégantes, par conséquent offensantes pour les yeux si sensibles du pauvre Léo.

— À propos de mon nouveau modèle, reprit-elle, je dois te prévenir.

— Je présume qu'il rôde encore dans ta maison sans ses habits.

— Il adore cela, j'ai été plusieurs fois obligée de l'envoyer se rhabiller. Je ne l'ai pas aperçu depuis un moment, je suppose qu'il est parti. Mais il... Ah.

Inutile de poursuivre, Léo avait découvert le dessin qui révélait l'identité du modèle.

— S'il te plaît, dis-moi que j'ai la berlue, déclara-t-il d'une voix où se mêlaient de façon cocasse l'incrédulité et la contrariété. *St Blaise* ?

— Il est vraiment excellent. Il ne bouge pas d'un cil et ne se plaint jamais. J'aurais dû engager des soldats depuis des années.

— Si tu as embauché mon vaurien de demi-frère comme modèle, c'est que ton cerveau est d'ores et déjà gravement embrouillé.

— Que c'est méchant, Polly ! lança soudain le demi-frère en question.

Juno pivota en soupirant vers la porte de l'atelier, que franchissait St Blaise d'un pas chaloupé, tel un homme sortant d'un bordel à l'aube. Il avait les cheveux en bataille et n'avait pas trouvé le moyen de s'habiller. À sa décharge, cependant, il avait remis son pantalon et ses bottes, et tenait ses autres vêtements

dans une main – il avait donc progressé depuis la dernière fois qu'elle l'avait chassé.

Engager St Blaise avait peut-être été une erreur. De notoriété publique, cet ancien officier de cavalerie était un débauché – et aussi le fils aîné que le défunt père de Léo avait eu avec Marguerite St Blaise, une Française réputée pour sa beauté, qui avait longtemps été sa maîtresse. Mais quand elle l'avait rencontré dans une exposition, quelques jours auparavant, il lui avait semblé... parfait.

Juno n'avait pas l'habitude de peser le pour et le contre avant de se décider. Sa famille, cette bande de petits malins, vouait un culte à la « pensée rationnelle ». Juno, quant à elle, considérait que c'était une déplorable perte d'énergie.

Certes, il arrivait parfois que son intuition la pousse à prendre des décisions terriblement malavisées, mais jusqu'ici, elle n'avait pas eu la preuve que des réflexions interminables donnaient de meilleurs résultats.

— Mlle Bell m'a recruté parce que c'est une femme de goût, déclara St Blaise à Léo. Allons, Polly, admetts que j'ai un physique avantageux et un visage d'une beauté peu commune.

— Sur lequel on aimerait écraser son poing, rétorqua Léo, suave.

Un large sourire aux lèvres, St Blaise se laissa tomber sur le divan, tel un amant dans une chanson populaire.

— J'ai fait une sieste fabuleuse ! Poser est exténuant, dit-il dans un bâillement théâtral, en étirant ses bras nus. J'ai eu en dormant une merveilleuse idée, mademoiselle Bell : je vivrai dans votre atelier et je serai votre amant de cœur, un homme entretenu qui vous servira le thé, charmera vos invités et posera pour vous. Je suis très doué pour me déshabiller, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Et beaucoup moins pour vous rhabiller, rétorqua-t-elle.

— Vos désirs sont des ordres, mademoiselle Bell !

Avec force gesticulations, il revêtit sa chemise et son gilet, puis se jeta de nouveau sur le divan, les bras grands ouverts, le regard brûlant, les lèvres étirées en un sourire capable de soulever tous les jupons à la ronde.

Un numéro impressionnant, mais Juno ne se laissait pas facilement impressionner. Pour elle, le corps de St Blaise ne serait jamais qu'un accessoire. Elle lança un coup d'œil à Léo, pour vérifier qu'il n'était pas fâché.

Heureusement, une étincelle malicieuse dansait dans ses yeux.

— Quelle chance pour toi, Juno ! N'as-tu pas toujours rêvé d'entretenir un amant de cœur ?

— Je crains fort de n'avoir pas de place pour une autre vitrine où le ranger.

— Tu pourrais le rouler et le caser sous le lit.

— Ou dans une cage suspendue à la fenêtre, comme un canari.

— Et, soyons honnêtes, il te sera plus utile qu'un singe savant.

— Voilà une bonne idée, dit-elle, écarquillant les yeux. Je lui mettrai une tenue de singe savant, avec une jolie redingote et un petit chapeau.

— Hmm... Les singes savants ne portent malheureusement pas de culotte.

— Un homme entretenu n'en porte pas non plus, sinon, à quoi bon l'entretenir ?

Ils échangèrent un sourire, ravis de raconter n'importe quoi.

— Une question, mademoiselle Bell, intervint St Blaise. Polly n'est pas votre homme entretenu, n'est-ce pas ?

— Léo ? s'esclaffa Juno. Seigneur, non, je n'en ai pas les moyens. Un seul de ses gilets me ruinerait.

— Alors, que fait-il là ?

— Je ne voudrais pas vous bouleverser, mais sachez qu'un homme peut rendre visite à une femme sans avoir l'intention de la mettre dans son lit.

— Vraiment ? s'étonna St Blaise. Vous y croyez réellement ?

— Il est venu m'apporter un cadeau.

— En réalité, rectifia Léo avec nonchalance, je suis venu te chercher.

— Pour m'emmener où ?

Il haussa un sourcil, sans répondre. Puis, toujours silencieux, il haussa les deux.

— Oh, bonté divine, le dîner d'Hadrian ! s'exclama-t-elle en se frappant la joue. J'ai perdu la notion du temps.

Elle décocha un regard vindicatif à la fenêtre qui laissait entrer une lumière trompeuse – les jours étaient très longs à cette époque de l'année.

— Merci, Léo. Je détesterais être en retard.

— Un dîner ? dit St Blaise. Qui est invité ?

— C'est un dîner de famille, pour fêter le retour en Angleterre de mon cousin Hadrian, expliqua Juno en rassemblant les dessins pour les enfermer dans l'armoire massive où elle cachait ses secrets. Il y a des années que nous n'avons pas été réunis.

Elle était tellement impatiente de les voir tous ensemble : la tante Hester et l'oncle Gordon ; ses cousines Phoebe et Livia, l'une mariée, mais ne vivant pas avec son mari, l'autre farouchement célibataire et résolue à ne pas quitter la maison ; le jeune Daniel qui étudiait à Oxford ; et Hadrian, enfin de retour de Vienne.

— Si c'est un dîner de famille, pourquoi Polly est-il invité ?

— Parce qu'il est le plus vieil ami d'Hadrian.

Elle saisit la redingote de St Blaise et, tel un toréador devant le taureau, la lui agita sous le nez.

— Je dois m'habiller, et vous devez partir.

— Je pourrais vous aider à agraffer votre robe.

— Vous m'aidez en partant, rétorqua-t-elle fermement. Tout de suite. Ouste !

— Je suppose que tu n'as pas vu Hadrian depuis l'année où nous étions tous à Vienne, déclara Juno à Léo.

St Blaise avait déguerpi, et elle se lavait les mains avec du savon parfumé à la lavande.

— C'était il y a... Combien de temps ?

— Huit ans, répondit-il d'un ton bref.

— Je me souviendrai toujours de Vienne avec tendresse. J'y ai passé des moments merveilleux ! Tu te souviens de...

— Je préfère ne pas me souvenir de Vienne, coupait-il avec une surprenante froideur.

Sans regarder Juno, il s'assit sur la banquette sous la fenêtre, à côté des chattes. Artémise lui témoigna une suprême indifférence, mais Angelica, la petite coquine, se jeta sur lui. S'ensuivit une négociation, le duc expliquant au félin que des poils de chat gêneraient la perfection de sa tenue.

— Mon valet arrachera ta fourrure pour en faire un bonnet, menaçait-il.

Ainsi prévenue, Angelica se coucha sur ses genoux, les pattes en l'air, levant vers Léo des yeux pleins d'adoration. Il la récompensa en grattant de ses longs doigts son ventre gris.

Juno détourna avec peine son regard de ces doigts caressants pour décrocher vigoureusement ses ongles en deuil à l'aide d'une brosse dure. « Espèce d'idiote », se tança-t-elle. Évidemment qu'il ne tenait pas à parler

de Vienne, c'était en Autriche qu'il avait rencontré sa première femme, fille cadette d'un obscur prince hongrois, qu'il avait épousée après une aventure follement romanesque.

Quand Hadrian avait dit à Juno que Léo allait leur rendre visite, elle avait été ravie. À l'époque, elle étudiait à Vienne depuis deux ans et menait une vie de bohème. Elle allait revoir Léo pour la première fois depuis l'embarrassant épisode de la clairière, et elle avait espéré renouer leur amitié qu'elle avait assurément gâchée avec ce stupide baiser.

Ils avaient flâné ensemble dans les jardins publics, où l'automne viennois déployait une éblouissante palette d'orange, d'ocre et de rouge. Après plus de deux ans de séparation, bavarder avec Léo avait été un réel plaisir. Juno s'était amusée à donner des coups de pied dans les tas de feuilles mortes tout en écoutant Léo, et quand Hadrian les avait laissés seuls pour accueillir un collègue, elle avait sauté sur l'occasion pour lui demander de l'excuser de s'être si mal conduite dans la clairière. Qu'il se rassure, il n'y aurait plus de baisers ni de déclarations d'amour intempestives. À présent, elle le considérait comme un ami, rien de plus.

Hélas, Léo ne recherchait pas sa compagnie. Il se dévergondait avec ses cousins allemands, et leurs frasques choquaient la bonne société viennoise qui ne s'offusquait pourtant pas facilement. Juno était partie peu après pour Florence, en quête d'un nouveau professeur et d'hivers plus cléments. Elle n'avait appris le brusque mariage de Léo que des mois après la cérémonie. La nouvelle l'avait surprise, elle en avait conclu qu'il était très amoureux.

Soupirant, elle s'essuya les mains avec un torchon propre et observa discrètement Léo.

Une fois de plus, il semblait poser pour un tableau. Sa tête s'encadrait dans la fenêtre, la lumière dorait ses cils, effleurait sa joue rasée de près et faisait chatoyer les fleurs brodées sur son gilet. *Le Gentleman au chat*, ce serait un bon titre pour ce tableau.

Il peaufinait méticuleusement l'image de lui-même qu'il offrait au monde. Il était devenu une œuvre d'art, que rien ne pouvait atteindre.

Elle était parfois agacée par la façon qu'il avait d'utiliser sa tenue vestimentaire et ses bonnes manières pour tenir les gens à distance. Mais peut-être était-elle simplement vexée qu'il la tienne, elle aussi, à distance.

Cette barrière invisible s'était dressée entre eux lors de la première visite de Léo, quatre ans auparavant, quelques jours après que Juno s'était installée dans cette maison. Elle tournait en rond dans son atelier vide, cherchant une place pour chaque chose, lorsque Léo était apparu, splendide et intouchable : mûri, toujours marié, et duc depuis si peu de temps qu'il arborait encore un brassard noir en mémoire de son défunt père. Hadrian l'avait chargé de s'assurer qu'elle allait bien, avait-il expliqué. Juno n'avait pas protesté, trop surprise de le voir.

Ils s'étaient mis à bavarder avec une aisance déconcertante, teintée cependant d'une extrême prudence. La duchesse de Dammerton défrayait alors la chronique londonienne par son comportement scandaleux, et Juno avait eu le tact d'attendre que Léo mentionne son épouse. Quatre ans et un divorce plus tard, elle attendait toujours.

À vrai dire, le scandale avait glissé sur Léo comme sur les plumes d'un canard. Malgré le tohu-bohu du procès de l'amant de sa femme et le divorce qui avait suivi, alors que les journaux se vendaient comme des petits pains en publiant les comptes rendus dudit procès, que des caricatures de plus en plus paillardes